

DODO GOMBÁR

EUROROOM

Traduction en français : Zuzana Procházková

Conseil en traduction : Franck Giol

PERSONNAGES

Štefan

Tereza

Black Box

et quelques autres

Cher monsieur le curé !

Je voulais écrire cher monsieur curé mais ça fait longtemps que M'dame Marienka m'a appris qu'on disait monsieur le curé et pas monsieur curé. Ou bien curé aussi on dit mais je trouve ça un peu moche comme si moi on m'appelait juste Stef même si j'aime bien Stef, j'ai rien contre, mais je préfère quand même Fanou ou Stephou ou bien il y a des gens qui m'appelaient Tienou, ou bien les dames de cantine au foyer, elles m'appelaient Titi. Après, certains se moquaient de moi en disant Titi le ouistiti, mais les dames de cantine quand elles le disaient, elles me souriaient et c'était pas pour se moquer. Et maintenant en Écosse où je vis, ils disent Stefan, sans l'accent, et en Autriche aussi on m'appelait comme ça, même que Monsieur Schwarz il disait Steve, alors que sa femme elle disait toujours Stefan. La femme de Monsieur Schwarz s'appelait Sara et elle était en fauteuil roulant et elle était toujours à regarder à travers le rideau pour voir ce qui se passait devant la maison. Elle voyait tout à travers ce rideau et elle, derrière, on aurait dit une statue. Monsieur le curé, je vais bientôt avoir trente-trois ans. Incroyable, non ? C'est même pas possible, trente-trois, non ? Et j'aurai tellement tellement voulu vous retrouver parce que vous m'aviez dit, à l'époque, que quand j'aurai trente-trois ans, que ça serait important. Comme pour notre Jésus. Mais à Prague, un mafieux russe, Bilak on l'appelait, m'a dit que Jésus a été crucifié quand il avait trente-sept ans. Mais ce Bilak, c'était une brute, un homme méchant, je lui faisais pas confiance, pour rien, même pour cette histoire de Jésus. Parce qu'il croyait même pas en Dieu ou en autre chose dans ce genre. La seule chose en quoi il croyait, c'était l'argent, et la force. Il avait des muscles tellement gonflés que ça en était dégoûtant, il se gavait de stéroïdes en prenant des drogues en plus, des trucs vraiment dégueulasses, c'était une brute, quoi. En tout cas il me manque pas, celui-là, je suis bien content de plus être obligé de le croiser. Cet été je suis retourné au foyer à Trnava. J'ai revu quelques-unes des dames qui y travaillaient déjà quand j'y étais, quand j'y vivais, moi, quand ce foyer était le mien. M'dame Marienka, elle travaille plus là-bas, je l'ai pas revue depuis que je suis parti, mais il y a toujours M'dame Eva et M'dame Zdena. Elle a beaucoup vieilli, elle. Au début, elles m'ont pas reconnu. Parce qu'on était plusieurs Tziganes à l'époque alors elles savaient pas lequel j'étais. Quand je leur ai dit que c'était Stef Vlach alors là elles m'ont reconnu mais même comme ça elles ont dû me regarder de près et faire d'abord comme si elles me croyaient pas. Parce qu'il y a peu de gens

qui croient les Tziganes, ça a toujours été comme ça et ça sera toujours comme ça. Et certains, au foyer, ils voulaient même pas me parler normalement. M'dame Eva par exemple m'a même pas regardé dans les yeux. Elle détournait le regard, elle esquivait, elle m'évitait quoi. Je le reconnais quand quelqu'un fait ça, je l'ai appris à la boxe. Elle m'a rien dit, non, j'ai juste senti qu'elle m'évitait et puis elle s'est enfermée quelque part dans une pièce. Peut-être dans le bureau. Au moment où j'allais partir, elle a entrouvert la porte pour voir. Quelqu'un a dit : tiens, un Européen. Je crois que c'était le concierge mais je le connaissais pas, lui. Il avait des drôles de lunettes et un aigle tatoué sur le bras. Il a dit tiens un Européen, comme s'il savait tout de moi, c'est la tête qu'il faisait. Et l'aigle a battu des ailes. Je sais même pas qui leur a dit où je vivais. Ou bien ce qu'il a voulu dire par là, le concierge. Il l'a dit un peu comme de travers. J'ai rien répondu, tout ce que j'aurais pu faire c'était lui casser la gueule mais moi je casse plus la gueule à personne, depuis longtemps, je fais attention maintenant à ces choses-là. Mais après, plus tard, j'ai appris que quelqu'un leur a envoyé ma photo qui avait été publiée dans un journal écossais. Qu'est-ce que vous en dites, hein? J'ai eu ma photo dans un journal écossais, mon cher monsieur le curé. C'était pendant l'entraînement de notre équipe à Aberdeen, quand je les préparais pour les championnats de Grande Bretagne. On a pas gagné, c'est vrai, on a même pas été sur le podium, mais l'important c'est qu'on a réussi à se qualifier et c'était déjà un énorme succès. Sans vous, cette photo aurait pas existé, j'en ai bien conscience. Et je voudrais que vous en ayez conscience vous aussi, monsieur le curé. J'oublierai jamais que quand je vous ai dit que j'aimais pas le ping-pong et que vous m'avez demandé ce que j'aimais et que je vous ai dit la boxe, et vous m'avez demandé si je voulais plus faire du violon et si à la place du ping-pong j'irais pas plutôt à l'école de musique et je vous ai dit que j'oublierai jamais le violon même sans l'école parce que c'est dans mon sang et même chanter j'oublierai jamais parce que c'est dans mon sang aussi mais que je voudrais vraiment faire de la boxe, alors on est monté dans votre voiture – votre vieille Škoda – et vous m'avez emmené dans un gymnase où il y avait une équipe de cadets et j'ai pu aller voir leur entraînement. Voilà. Ils pensaient tous, là au foyer, je l'ai senti dès le couloir, que comme j'ai été en maison de correction et c'est sûr que tout le monde savait ça, là-bas, que j'y ai été, alors il fallait même pas me parler ou quoi. Ça se voyait à leurs yeux, à certains, comme par exemple pour M'dame Eva, ou même pour ce concierge, ou même pour certains enfants que j'ai croisés dans le couloir. J'ai dit bonjour à tous ces enfants et quelques-uns seulement m'ont dit bonjour en retour. Mais personne m'a rien dit directement en face parce que ce sont tous des lâches, je veux dire les Slovaques. Les Slovaques sont des gros lâches. Les plus gros, peut-être. Les Tchèques sont des salauds et les Slovaques sont des lâches. Les Tziganes sont

des Tziganes, je le sais bien, mais on est pas des salauds et on est pas des lâches non plus. Moi il y a beaucoup de choses que je regrette, j'ai fait beaucoup de mauvaises choses dans ma vie dont j'ai honte et je prie pour qu'il me soit pardonné. Et c'est justement M'dame Zdenka, celle qui a tellement vieilli, elle a les cheveux tout gris maintenant, c'est elle qui a été la plus gentille avec moi. Alors que j'ai même pas vraiment été dans son groupe. Elle avait pas de préjugés. Les préjugés, c'est la pire des choses qu'on peut avoir, cher monsieur le curé. Pire que les poux. Je sais de quoi je parle, j'ai eu et les préjugés et les poux. Les préjugés sont pires. M'dame Zdenka m'a emmené dans la salle commune qu'ils ont repeint, c'est joli maintenant, elle est plus jaune, pas Zdenka je veux dire mais la salle commune, elle est toute blanche, ce sont toujours les mêmes images sur les murs que quand j'y étais, même la télé est à la même place, c'est juste qu'elle est plus noire mais argentée. Et sur l'étagère en-dessous, ils ont pas un magnétoscope mais un lecteur dvd. Et M'dame Zdenka m'a raconté comment ça allait au foyer, qu'il y avait plus autant d'enfants qu'à notre époque et que les gens venaient plus tellement les emmener en week-end comme quand tante Anička m'emmenait moi. Après on a parlé, elle et moi aussi, on a parlé du temps qui passe, des années qui passent, que c'est plus comme avant, que tout change, qu'on vieillit et qu'elle est aussi vieille que le monde alors j'ai dit que le monde devait être plus vieux quand même et elle a ri. Elle m'a demandé si je continuais à chanter de temps en temps et je lui ai dit plus tellement maintenant mais que je chanterais pour mon fils quand il sera né, que même le violon ça faisait longtemps que j'avais pas joué, mais que je l'avais toujours. Et figurez-vous que M'dame Zdenka savait que j'avais été dans un groupe avec Black Box parce qu'il était très connu en Slovaquie dans le temps, je sais pas si vous aussi vous savez qui c'est, c'était une espèce de pionnier du rap, je sais pas si vous savez ce que c'est que le rap mais je me dis pourquoi que vous le sauriez pas. Et avec ce Black Box j'ai fait un peu de scène, je l'aidais aussi avec la musique et je jouais du violon, je chantais, mais ça a duré que très peu de temps, quelques mois seulement, parce qu'il m'a beaucoup déçu et j'ai perdu confiance en lui, parce qu'à mon avis c'était un menteur et pas un gamin de rue comme il aimait dire lui-même, c'était un jeune rien de plus normal, un demi-Tzigane de la banlieue de Bratislava, qui avait ses deux parents et même une sœur je crois alors qu'il disait partout qu'il était orphelin et qu'il voulait montrer la voie aux jeunes et ce genre de choses. Moi aussi au début je le croyais mais quand j'ai appris la vérité, c'est lui-même qui me l'a dit un jour, alors je lui ai dit qu'il était un salaud et un lâche et je suis parti. On avait une espèce de tube, je sais que ça passait sur les radios aussi et ça s'appelait *M'nique pas les nerfs Vlado*. Vous l'avez certainement entendu mais vous avez peut-être pas imaginé que c'était moi qui jouais du violon dedans et qui chantais aussi. C'était dirigé contre Mečiar

et contre Slota. Mais Black Box m'a dit qu'il s'en fichait complètement des deux et qu'il avait rien contre eux. Mais tout le monde pensait : quel rebelle, quel engagement dans ses chansons, qu'est-ce qu'il s'implique en politique et en société... Ça m'a étonné que M'dame Zdenka soit au courant pour cette période de ma vie. Après elle m'a demandé si je savais ce qu'était devenue Janka, j'ai dit qu'elle était morte à cause des drogues et M'dame Zdenka a été très étonnée, elle a mis sa main devant sa bouche, elle voulait savoir où et quand, j'ai dit à Prague et puis je lui ai dit combien ça faisait d'années déjà. Janka était dans son groupe alors elle a été très touchée je crois. J'ai posé des questions sur M'dame Marienka aussi mais elle voulait rien me dire, je sais même pas pourquoi, je disais que j'irais bien la voir si je savais où elle était mais elle disait que ce serait sans doute pas bien, même si elle m'a pas dit pourquoi, je voulais savoir si M'dame Marienka parlait des fois de moi et du fait qu'on m'a mis en maison de correction, mais M'dame Zdenka voulait pas en parler alors j'ai laissé tomber. Puis j'ai posé des questions sur Anička Zvaríková de par chez vous, de Trstín, si elle venait toujours au foyer pour emmener des enfants en week-end mais M'dame Zdenka m'a dit qu'Anička était morte depuis longtemps et que son mari aussi était mort, monsieur Zvarík. Et puis on a parlé de plein de choses et c'était très bien. Je lui ai dit que je parlais anglais et que je continuais à apprendre, et puis que je parlais un peu allemand aussi et M'dame Zdenka m'a dit que c'était impressionnant mais je sais pas si elle me croyait vraiment alors je lui ai dit quelques phrases en anglais, pas en allemand parce que l'allemand je le maîtrise pas tant que ça en fait. Mais je voyais bien qu'elle se disait : un Tzigane, et il a appris une langue étrangère ! Et en parlant comme ça avec elle, on vous a mentionné aussi, cher monsieur le curé, et je disais que ça faisait autour de vingt ans que je vous avais pas vu, ou même plus et Zdenka m'a dit qu'elle allait se renseigner pour savoir où vous êtes, si vous êtes toujours à la paroisse de Trstín, c'est comme ça qu'elle l'a dit, la paroisse à Trstín, savoir si vous êtes toujours en exercice là-bas et si je pouvais vous rendre visite. Parce que je lui avais dit que j'aimerais bien vous rendre visite, que c'était pour ça aussi que j'étais venu, pour vous voir, voir tante Anička et M'dame Marienka. Je lui ai dit que je vivais en Écosse depuis quatre ans, dans une ville qui s'appelle Aberdeen, je lui ai même raconté comment j'étais arrivé là-bas maintenant que l'Europe est ouverte, je lui ai dit que je travaillais dans une usine où on fabrique des meubles, que j'étais dans le dépôt et que j'entraînais l'équipe de juniors deux fois par semaine et qu'on gagnait souvent des compétitions, pas celles du plus haut niveau mais c'est quand même un succès, et puis que j'avais une femme, Tereza, et qu'on allait avoir un enfant un décembre, que j'allais bien. Elle était très étonnée, elle a posé des questions sur ma femme. Enfin, on est pas encore mariés, c'est juste qu'on s'appelle ma femme et mon homme,

comme Adam et Eve s'appelaient, ma femme elle s'appelle Tereza et elle est infirmière, elle travaille à l'hôpital d'Aberdeen mais elle va bientôt être en congé maternité parce qu'en décembre, on va avoir un enfant. Et puis que tout le monde ici à Aberdeen m'appelle Rocky. Rocky Vlach ! Je lui ai dit ça aussi. M'dame Zdena a ri, elle a répété Rocky Vlach, elle a été très gentille avec moi, elle m'a fait un thé et apporté des gaufrettes et puis elle est partie téléphoner pour savoir où vous étiez. Et pendant que je l'attendais dans cette salle commune, je me suis mis à pleurer. J'ai pleuré comme un petit garçon, je sais même pas si j'avais pleuré comme ça un jour dans ma vie, j'ai même pas pleuré comme ça quand on m'a frappé, quand on m'a volé mes affaires, ou quand on m'a fait du mal de tout un tas de manières. D'un coup, ça m'est tombé dessus, comme un regret. Je sais même pas ce que je regrettais, tout sans doute. Surtout le fait que je suis Tzigane. Je vais pas me mettre à dire Rom, mon monsieur le curé, parce que j'ai toujours dit Tzigane toute ma vie et je vais continuer à dire Tzigane. Alors je pleurais et je pleurais. Tout en mangeant ces gaufrettes qui étaient au citron, un peu rassies aussi, je buvais du thé et je pleurais. Je pleurais des larmes au citron. J'ai eu l'idée d'un poème qui s'appelait *Larmes au citron*, mais ça fait des années que j'ai plus écrit de poèmes, alors j'ai laissé tomber l'idée sans la développer. J'ai dû me lever et faire quelques pas dans cette salle commune toute blanche, parce que j'arrivais plus à arrêter de pleurer. Et quand M'dame Zdenka est revenue avec un autre thé, j'étais debout devant la fenêtre et ces larmes au citron coulaient toujours. Et elle m'a demandé s'il m'était arrivé quelque chose et j'ai dit que non, alors elle m'a demandé pourquoi je pleurais et je lui ai dit que c'était parce que j'étais Tzigane et que je regrettais d'avoir fait du mal à toutes ces personnes, que je l'avais pas voulu, et que j'aurais bientôt trente-trois ans comme Jésus quand on l'a crucifié, que j'étais adulte maintenant et que je m'en sortais pas si mal. À ce moment-là, M'dame Zdenka m'a serré dans ses bras, fort. Quand j'étais petit, elles nous serraient peut-être comme ça aussi, les dames du foyer, mais je m'en rappelle pas tellement. Je me rappelle seulement qu'elles nous criaient dessus, elles nous faisaient des câlins des fois peut-être mais le plus souvent elles nous engueulaient et nous criaient dessus. Et nous, qui étions les Tziganes, comme moi, ou Janka ou Jožo Machala, on était un peu mis à l'écart par rapport aux autres. Juro quand il m'a dit alors qu'on puait comme des cochons, je l'ai frappé, je m'en rappelle, mais j'y étais pour rien en fait, c'est comme si quelque chose s'était emparé de moi, et ce débile de Čermák aussi, quand il s'est mis à tripoter les seins de Janka, je l'ai frappé, je lui ai mis une sacrée raclée à celui-là, il en était tout bleu, parce qu'il lui tripotait les seins, et après plus personne s'est permis de faire ça parce qu'ils avaient compris que j'étais plus fort qu'eux. C'est tout ça qui m'est passé par la tête quand M'dame Zdenka m'a serré dans ses bras. Et sur son épaule

j'ai pleuré encore plus et j'ai pleuré comme ça jusqu'à ce que ça passe. D'ailleurs je pleurais pas aussi souvent que les autres Tziganes, c'est ce que je détestais chez eux, ces pleurs de Tzigane, ces lamentations de Tzigane, ce théâtre que les Tziganes que j'ai rencontrés toute ma vie, ce mélodrame qu'ils savaient jouer, mais là, je pleurais et pleurais et pleurais. Elle, ça la dérangeait pas, elle continuait à me serrer dans ses bras. Elle disait seulement genre ça va aller Tienou, ça va aller. Et elle voulait toujours pas me dire pour M'dame Marienka, ce qu'elle était devenue, elle m'a juste dit qu'elle savait que j'étais désolé pour ce qui s'était passé à l'époque, mais qu'elle voudrait sans doute pas me voir et qu'il fallait pas la chercher. À part ça, on a pas parlé de M'dame Marienka, ni de ce qui s'était passé à l'époque. Et comme on buvait ce deuxième thé, alors elle m'a dit que vous, mon monsieur le curé, vous êtes plus à Trstín depuis bien longtemps, c'est ce qu'elle a appris au téléphone, mais que vous êtes dans une maison pour vieux prêtres, plus exactement elle a dit une maison sacerdotale pour vieux prêtres à Piešťany, et elle m'a noté sur un papier l'adresse de cette maison sacerdotale pour vieux prêtres. Je l'ai toujours, ce papier. 76, rue Sládkovič. Et je sais maintenant ce que ça veut dire sacerdotale. C'est Tereza qui me l'a dit. D'ailleurs Tereza va corriger cette lettre que je vous écris, elle va la relire, elle me l'a promis, parce que je sais pas trop pour les accords et ces choses-là. C'est pas très clair pour moi, il y a des mots aussi que je connais pas, ou des expressions. Tereza a ri en disant qu'elle-même savait pas trop où mettre les virgules et qu'elle était pas non plus très forte en grammaire, mais elle a dit qu'elle regarderait quand même, c'est juste qu'il faudrait pas qu'elle rajoute des fautes. Mais elle en rajoutera pas, c'est sûr qu'elle connaît les corrections de grammaire parce qu'elle est infirmière même si je crois qu'elle est un ange avant tout, elle a une très bonne âme et si Tereza était pas là, alors je serais moi en tôle ou bien déjà mort. Là, elle est pas à la maison, elle avait un rendez-vous juste après le travail pour un contrôle, pour son ventre où il y a notre bébé. Mais je vais finir d'écrire cette rencontre avec M'dame Zdenka. Nous avons donc bu ce deuxième thé, j'ai encore posé des questions sur M'dame Marienka mais elle voulait rien me dire alors j'ai plus rien demandé, on s'est dit au-revoir et je suis sorti. C'était en août. Là on est en septembre. J'ai regardé le foyer depuis la rue et j'ai compté les fenêtres du bâtiment. Il y en avait douze, exactement comme quand je les avais comptées il y a vingt ou combien d'années. Janka m'avait dit, car on les avait comptées ensemble, que c'était comme le nombre de mois dans l'année. Et elle les a tous nommés, ces mois. Elle était intelligente, Janka, dommage que vous l'ayez pas rencontrée. Je lui parlais de vous. Je lui disais souvent où j'allais quand j'allais chez tante Anička et monsieur Zvarík et comment je passais mon temps, ce que je faisais toute la journée là-bas. Que j'allais à l'église avec tante Anička, où je m'ennuyais un peu, mais elle

voulait que j'y aille avec elle, elle disait que c'était la base, la base de quoi, ça elle le disait pas, peut-être de la vie, elle disait seulement la base et qu'il y avait quelque chose qui resterait en moi, forcément, alors j'y allais pour elle, et puis aussi que j'allais le vendredi et le samedi à la paroisse, je sais que ça s'appelait bureau paroissial, pour vous voir, pour voir monsieur le curé Moravec. Et qu'il y avait d'autres garçons de Trstín qui venaient pour vous voir, ils étaient tous du village, et qu'on apprenait à jouer aux échecs et au ping-pong. Au début ils me regardaient comme un Tzigane qui en plus avait ni maman ni papa, mais vous leur disiez toujours que j'étais comme eux. Vous disiez, Štefan est exactement comme vous, le bon Dieu l'aime autant que chacun de vous. Et ça suffisait toujours. Et à chaque fois vous rappeliez que je jouais du violon, que j'allais à l'école de musique à Trnava et que j'avais ça dans le sang, que je savais chanter aussi et que j'étais dégourdi. Vous aviez de l'autorité, mon cher monsieur le curé. À l'époque je savais pas vraiment ce que c'était que l'autorité mais je le sais maintenant parce que j'ai eu affaire à l'autorité plusieurs fois depuis, et alors j'ai appris ce mot et je l'ai retenu aussi parce que c'est un mot qui est très important pour la vie. Et aujourd'hui à moi aussi mes juniors me disent que j'ai de l'autorité et ça me fait plaisir parce que sans ça, ça serait bien plus difficile, surtout pour un sport comme la boxe. Moi à l'époque, à la paroisse, j'étais pas très bon aux échecs, et j'étais vraiment nul en ping-pong et quand je vous ai dit que moi, en sport, j'aimais bien la boxe, alors vous avez pris votre voiture et m'avez emmené au gymnase. Mais j'ai déjà écrit ça. Vous avez même pas fait la tête. Vous m'avez juste demandé si j'étais capable, avec les mêmes doigts, et tenir les cordes en jouant du violon, et boxer. Et après, tous les samedis, vous avez laissé les autres garçons quelque temps tout seuls à la paroisse et moi vous m'avez emmené dans ce gymnase où au tout début je regardais les autres boxer avant de commencer à m'entraîner moi aussi. Parce que cet entraîneur était un demi-Tzigane et il disait que vous étiez un saint homme. Un Saint'homme. C'est comme si je l'entendais encore le dire, c'est un Saint'homme ce curé. Et en disant ça, il avait la voix qui partait dans les aigus, j'ai compris plus tard que c'était à cause des cigarettes parce que j'ai rencontré d'autres personnes comme ça depuis. J'ai oublié son nom même si j'ai plutôt une bonne mémoire pour les noms, en fait j'ai une bonne mémoire pour tout, je le sais, mais le nom de mon premier entraîneur de boxe, je l'ai oublié. C'est la vie qui l'a balayé de ma tête. Moi aussi je disais à Janka que vous étiez un saint homme. Et je le dis à Tereza aussi. Chaque dimanche soir, quand je rentrais de chez tante Anička, je courais retrouver Janka pour lui dire comment ça s'était passé et ce que j'avais fait depuis le vendredi, et elle me disait comment ça s'était passé pour elle et ce qu'elle avait fait de son côté. En regardant ce foyer depuis la rue, cet été quand je suis allé là-bas, je savais pas si je devais aller vous voir

à Piešťany, à cette adresse, ou pas. Je sais pas pourquoi je voulais pas aller vous voir. J'ai vu M'dame Zdenka qui était encore debout derrière le rideau, il y avait d'autres dames aussi il me semblait, elles devaient discuter. De moi, sans doute. Et M'dame Zdenka m'a fait un coucou de la main. L'épouse de monsieur Schwarz en Autriche, elle aussi se mettait souvent derrière le rideau, mais elle était en fauteuil, alors elle était pas debout mais assise. Seulement, elle semblait toujours très immobile et ça donnait une impression de tristesse. Là, pour M'dame Zdenka, c'était pas le cas. M'dame Zdenka m'a pas rejeté, c'est ce que je me suis dit quand je l'ai vu agiter la main. J'ai dû rester très longtemps comme ça, comme si j'étais cloué au sol. Puis à la fin, j'ai quand même fait un pas, puis un autre et un autre, j'ai marché jusqu'à la gare et j'ai pris un bus pour Piešťany. Il y en avait un qui arrivait tout juste. Une fois à Piešťany, j'ai trouvé la rue Sládkovič, j'ai demandé mon chemin aux gens, à chaque fois que je demande quelque chose à quelqu'un dans la rue, il a peur que je le vole, je suis habitué maintenant, mais les gens ont fini quand même par me dire comment trouver cette rue. Je m'en occupe plus, de ces regards des blancs sur moi. C'était surtout ça en Slovaquie, en République tchèque aussi c'était ça mais un peu moins, même si là il y avait toujours quelqu'un pour me rappeler qu'en République tchèque, c'est moins vrai, que les Tchèques sont différents des Slovaques, qu'ils sont en avance pour la tolérance, qu'ils sont vraiment en avance, mais en réalité c'était pas vrai, en réalité c'était peut-être justement l'inverse. Parce que les Tchèques sont pas directs. Les Tchèques sont des faux jetons, ce sont les pires hypocrites que j'ai pu rencontrer en Europe. Les Slovaques sont des ploucs mais ils sont pas hypocrites. Enfin pas tous, bien sûr, on peut pas vraiment le dire comme ça, mais je sais ce que je dis, cher monsieur le curé, c'est mon avis personnel. Et ailleurs en Europe c'était vrai et c'était pas vrai qu'on m'observe parce que je suis Tzigane. Je sais plus, je cherche plus à savoir. Je sais seulement que ma tziganité est mon emblème, c'est quelque chose que je porte pour la vie gravé dans mon cœur, et ça produit chez les autres de la méfiance ou des doutes. Votre nouvelle maison pour les prêtres était un beau bâtiment avec un grand portail en bois. Devant la maison vous aviez ce joli jardinet foisonnant, et là il y avait des fleurs, tout un tas de sortes, et des abeilles qui butinaient. Et bourdonnaient. Et tout sentait bon là-bas. Quand je suis entré, il y avait d'abord une sorte de grande cour, et là sur un banc il y avait deux jeunes nonnes. Une des deux est venue vers moi en me demandant si je cherchais quelqu'un. Je lui ai dit que je vous cherchais vous, monsieur le curé Miroslav Moravec. Elle m'a dit que vous étiez au premier étage et qu'elle pouvait m'accompagner si je voulais. Et là mon cœur s'est mis à battre très fort, plus fort que jamais auparavant, et mes genoux se sont dérochés comme ça arrive des fois sur le ring quand l'adversaire vous laisse aucune chance. Ni en tôle, ni en

maison de correction, ni au tribunal, ni chez les flics, j'ai jamais eu le cœur qui battait comme ça. Pas même sur le ring. J'ai eu une peur bleue, mon monsieur le curé. Que vous alliez me poser tout un tas de questions et que moi j'allais tout vous dire et que vous alliez m'écouter. Je savais que vous alliez comprendre, je le savais, mais je savais aussi que j'avais commis beaucoup de péchés depuis qu'on s'était vus pour la dernière fois, c'était le jour où j'ai volé mille couronnes dans le tiroir chez les Zvarík, je me rappelle dans le détail de tante Anička qui vous a téléphoné à vous en disant qu'elle savait pas quoi faire, qu'elle était désespérée et vous avez dit j'arrive et vous êtes arrivé juste après, dans votre Škoda rouge que vous preniez aussi pour m'emmener aux entraînements. Vous êtes arrivé et vous m'avez emmené dans une pièce où il y avait personne et vous avez demandé à monsieur Zvarík de fermer la porte. Et quand nous sommes restés seuls, vous vous êtes mis à me parler. J'avais quatorze ans à l'époque et j'arrivais pas à vous dire pourquoi j'avais volé cet argent. J'ai d'abord dit que je l'avais pas volé, que je l'avais juste pris. C'est seulement quand vous avez dit que je l'avais volé et vous m'avez demandé quelle était la différence entre volé et pris, là j'ai dit que c'était pour les cigarettes. Je faisais comme si j'avais pas honte mais j'avais terriblement honte, tellement que je sais même pas le dire. Je faisais celui qui s'en fiche, je faisais le malin, mais c'était pas vrai. Tante Anička disait, elle le disait tout bas mais j'entendais quand même, que c'était à cause de la puberté, je savais ce qu'était la puberté, mais c'était pas ça, je le sais. Et elle disait aussi que c'était dans mon sang et qu'eux, ils croyaient qu'en me montrant l'exemple, ils allaient m'apprendre à vivre bien. Monsieur Zvarík se contentait de hocher bizarrement la tête et à se taire d'une façon encore plus bizarre. Il m'a même pas vraiment regardé. Et vous, dans cette pièce, vous m'avez pas engueulé, personne m'engueulait, c'est juste que tout le monde était différent, en quelque sorte. Vous aussi, je le voyais bien. Vous m'avez dit que vous alliez prier pour moi et que je devais prier moi aussi. J'ai dit que je savais pas prier. Même si c'était pas vrai, vous nous aviez appris Notre père qui êtes aux cieux, à la paroisse, on l'avait même récité avec vous et les autres garçons plusieurs fois. Et je la connaissais aussi de l'église où j'allais avec tante Anička et ça m'était resté. Je m'ennuyais à l'église mais je sais que je m'en rappelais bien, je l'ai toujours dans la tête. Depuis, j'ai souvent prié comme ça en silence. Par exemple avant de dormir, ou avant un match. Ou bien juste comme ça sans raison le Notre père qui êtes aux cieux me venait à l'esprit et alors je priais. Même que, des années plus tard quand on a fait notre groupe de rap dont je vous parlais, alors ce Notre père, on le rappait. Je sais pas si ça vous plairait mais cette jeune nonne que j'ai croisée dans votre cour, ça lui aurait plu. On priait aussi avec Janka, quand je suis parti la rejoindre à Prague, et parfois on prie même avec Terezka, ma femme qui en est pas

encore une, mais on va avoir un enfant ensemble. Mais je vous ai déjà écrit ça. Et Terezka est protestante. Mais elle croit pas en Dieu, du moins elle le dit, même si parfois elle dit qu'elle croit peut-être quand même un peu, mais en même temps elle veut pas trop parler de ces choses-là. Et quand elle prie avec moi, je sais qu'elle le fait pour moi. Elle était la première à m'expliquer vraiment ce que ça veut dire quand on est protestant et quelles sont les différences dans tout ça. Et je sais que monsieur Schwarz était juif. Mais j'ai plus tellement envie de penser à lui parce que je crois que je l'ai vu mourir et c'était horrible et il y avait aussi ce salopard de Bilak avec moi et même quand monsieur Schwarz était étendu par terre et qu'il agonisait, ce Bilak lui gueulait dessus que sa petite comédie de juif, il y croyait pas une seconde. Mais après, on l'a traîné dans une voiture avec Turk, c'était une autre brute que j'avais rencontré à Prague, et Bilak a continué à gueuler tout le long de la route. Et ce jour, quand nous étions ensemble dans cette pièce chez tante Anička et monsieur Zvarík, où nous étions tout seuls et je vous ai dit que je savais pas prier, alors ce jour-là je vous ai menti et je sais pas ce qui m'a pris, mais je sais que j'étais mauvais et orgueilleux et j'avais de la colère en moi, il y avait comme un truc tzigane en moi ou bien je sais pas ce que c'était. Vous m'avez rien répondu, je crois. Après, on se taisait tous les deux. Et pendant un moment, vous avez fermé les yeux en murmurant et à la fin de ce murmure vous avez fait le signe de la croix. Ça a duré terriblement longtemps, ce silence. Vous vous en souvenez ??? Je me souviens aussi que c'était un vendredi. Et je vous ai pas revu depuis. Parce que depuis, tante Anička et monsieur Zvarík ils m'ont plus jamais emmené chez eux. Jamais. Jamais. Jamais. Jamais. Depuis plus jamais. Et quand j'ai posé la question au foyer pour savoir quand est-ce qu'elle allait revenir me chercher, tante Anička, alors M'dame Marienka m'a dit qu'elle viendrait plus, parce que je l'avais terriblement déçue. Et là, dans cette cour où cette jeune nonne m'a dit à quel étage vous étiez en me montrant la fenêtre de votre chambre, je me suis rappelé ce moment où on se taisait tous les deux derrière cette porte fermée. Et je me suis rappelé aussi comment pendant votre silence j'avais envie de quitter cette pièce sombre, mais j'arrivais pas à me décoller de la chaise. J'arrivais pas à me lever, comme s'il y avait une main, une main très forte, qui poussait sur ma tête, je l'ai jamais dit à personne, je le dis qu'à vous, maintenant. Et puis cette jeune nonne m'a demandé si je voulais qu'elle m'y emmène et j'ai dit non et je suis parti en courant. Et j'ai couru jusqu'à la gare de Piešťany. À la gare, je savais même pas où je voulais aller, alors je suis resté un moment assis sur un banc, j'ai acheté des cigarettes et j'ai fumé. Heureusement, personne m'a embêté à ce moment-là, parce que j'étais pas d'humeur à causer, j'étais en Slovaquie pour la première fois depuis un an, pour des raisons de papiers parce que convaincre chacun de ces fonctionnaires que je suis pas

le Tzigane qui profite de l'État mais que je suis le Tzigane qui le représente, oui, le représente, c'est quasiment impossible. Et je sais très bien ce que veut dire représenter. Mais c'est pas de ça que je voulais parler ici. J'ai fumé deux cigarettes, le reste du paquet je l'ai donné à un sans-abri qui était assis par terre dans une espèce de parka bleue, qui a haussé les épaules avant de mettre le paquet dans la poche de sa parka bleue. Puis j'ai pris un bus pour Trstín. C'était pas très loin de Piešťany. Et là-bas, je suis allé directement au cimetière, je me souvenais encore de tous les chemins sans même savoir comment, j'ai rien demandé à personne et je suis arrivé jusqu'à la tombe où c'était marqué Anna Zvaríková et Rudolf Zvarík. Et à côté de ces noms les dates de naissance et de mort. Monsieur Zvarík était mort depuis longtemps et tante Anička depuis trois ans. J'étais déjà en Écosse à ce moment-là. Et elle est morte le jour de mon anniversaire. C'est ce qui m'a frappé. Je suis resté un moment devant cette tombe, en pensant aux souvenirs, enfin au passé, mais je ressentais pas grand-chose en fait, mais j'étais bien là, il y avait des grands arbres en fleur autour, des chênes je crois, j'ai récité Notre père en silence en pensant à vous, j'avais des idées qui partaient dans tous les sens. Mais elles revenaient sans cesse à vous. C'était il y a deux mois et c'est là que l'idée m'est venue de vous écrire cette lettre et de vous dire tout ce que je voulais vous dire mais qu'après j'ai eu peur que vous vous taisiez encore. Ma Terezka a dit que c'était pas grave que je sois pas allé vous voir, et que c'était pas grave non plus que je sois parti en courant, puisque je le sentais comme ça, qu'au moins grâce à ça je suis allé au cimetière parce que si j'étais pas parti, je serais resté avec vous et j'aurais plus eu le temps pour le cimetière. Mais que je devais écrire cette lettre et qu'elle allait me la corriger avant que je l'envoie pour qu'il y ait pas autant de fautes de grammaire que si elle la corrigeait pas. Elle m'a dit qu'elle allait l'arranger. Qu'elle allait arranger ma lettre. Ça m'a fait rire. Comme tante Anička est plus jamais venue me chercher au foyer après cette histoire d'argent que j'avais pris, je me suis mis à déconner. Pas parce qu'elle était pas venue, mais parce qu'après, plus personne avait cette bonne influence sur moi. Même les dames du foyer, je leur obéissais plus, surtout à M'dame Marienka qui m'avait élevé en fait, mais à ce moment-là je m'étais d'une certaine manière totalement et complètement bloqué. J'arrêtais pas de me battre, je fumais, on volait, j'allais pas vraiment à l'école. Mais à l'époque ça me semblait pas être une chose qu'on doit pas faire, en fait je trouvais ça normal. En plus, j'ai commencé mes entraînements de boxe au Lokomotiva de Trnava. Je me suis vraiment pris au jeu, je me suis fait des potes qui s'en fichaient pas mal que j'ai ni maman ni papa et que j'aie grandi dans un foyer. Je m'en sortais très bien, je gagnais plein de matchs et même des compétitions. Là on avait un entraîneur dont je me rappelle bien le nom, il s'appelait Monok. Mais tout le monde l'appelait Monocle. Je

croyais d'abord qu'ils l'appelaient Mon oncle, c'est seulement plus tard que j'ai compris pour le Monocle. Monocle m'aimait bien. On peut pas dire qu'on soit devenus amis, mais je le respectais. Au début il s'intéressait pas à mes notes et à ce que je faisais quand j'étais pas à l'école, c'est venu plus tard. Au foyer plus personne osait me chercher et tout le monde savait que Janka était ma protégée, ma copine. Même si Janka disait qu'elle était pas ma copine, qu'on était juste amis. J'ai même essayé plusieurs fois de l'embrasser mais elle voulait pas. Avec elle, puis avec d'autres, on a commencé à aller en boîte, on formait une bande. On rentrait toujours trop tard pour l'appel du soir avec Janka et on commençait à ramasser plein de points rouges. Ils étaient inscrits sur un tableau juste à côté de l'entrée. L'appel était à neuf heures, alors que nous on démarrait à peine en ville. On arrêtait pas de nous prendre la tête avec ça, de nous menacer. Mais moi je m'en fichais, j'étais vraiment insolent, surtout avec M'dame Marienka qui pleurait souvent à cause de ça. Je lui disais de me lâcher, qu'elle était pas ma mère. Si je savais ce que je sais aujourd'hui, y a plein de choses qui auraient pu être autrement, mais alors j'aurais pas rencontré Terezka, donc c'est bien comme ça devait être. Je pensais plus à vous, à tante Anička ou à monsieur Zvarík, à Trstín en général, je disais que moi j'allais pas m'imposer. Janka était très bien faite, elle dansait super bien, enfin elle ondulait en rythme. Tout le monde la regardait et tout le monde la voulait parce qu'elle était vraiment très belle même si c'était une Tzigane. Et les belles Tziganes, c'est le feu et le vent en même temps. Et l'eau en plus. Je le sais bien. Les belles Tziganes, c'est l'enfer et le ciel. Mais Janka avait pas cette peau très foncée comme moi, elle avait une peau plus claire. Et des cheveux et des yeux magnifiques, ses yeux on aurait dit deux puits. C'est ça qui me venait à l'esprit à chaque fois que je la regardais dans les yeux, que c'était comme si je regardais au fond d'un puits. Je crois que tout le monde était amoureux d'elle, mais moi plus que les autres. Mais Janka disait toujours que nous deux, on était pas ensemble et qu'on serait jamais des amants ou ce genre de choses, que je serais toujours un ami pour elle. Il y avait même un mafieux qui en pinçait pour elle. Je savais déjà ce qu'était un mafieux. Il s'appelait Marián et il était videur dans la boîte où on allait le soir. Janka m'a engueulé en disant que c'était pas mes affaires. Ce Marián faisait une bonne centaine de kilos et il boxait lui aussi, sauf que c'était pas du tout ma catégorie. Et je sais pas pour quelle raison, mais il me faisait peur, ce Marián. Alors que j'avais peur de rien ni de personne. Même quand Monocle s'est mis à me faire des reproches en disant que pour être un bon sportif il fallait mener une autre vie, c'est ce qu'il disait, une autre vie, même lui je l'envoyais balader. Monocle savait me remettre à ma place, mais il me faisait pas peur. Je le respectais, c'était un excellent entraîneur, mais je le craignais pas. Mais l'autre, ce Marián, lui me faisait peur, je me sentais pas bien quand il était

dans les parages. Il avait le crâne rasé, enfin au début, après il s'est laissé pousser les cheveux. Sa main était de la taille d'une poêle à frire. Il connaissait tout le monde, tout le monde voulait lui parler ou au moins être en bons termes avec lui. Je savais pas pourquoi. Quelques années plus tard, à Prague, quand j'ai dit à Bilak – c'était celui qui m'avait dit que Jésus était mort à trente-sept ans et pas à trente-trois – quand je lui ai dit que je venais de Trnava, vous savez de qui il m'a parlé ? De Marián ! Il voulait savoir si cet enculé était toujours vivant. Je sais que je devrais pas écrire ce genre de mots ici, dans une lettre pour vous, parce que vous êtes un saint homme, mais ça, il fallait que je l'écrive précisément. Est-ce que cet enculé de Marián est toujours vivant, c'est ce que m'a demandé l'enculé de Bilak à Prague. Ce Marián, avec sa boule à zéro, je crois que tout le monde le connaissait, ou presque. Et donc à ce moment-là, il s'est mis à tourner autour de Janka et à la draguer. Et Janka m'a dit une fois de pas m'en mêler. De pas me mêler de ça et de pas me mêler d'eux. D'eux, c'est à dire d'elle et de Marián. Alors je lui ai dit que je m'en mêlerai pas, que je m'en fichais, mais je m'en fichais pas du tout. Et puis un jour j'ai vu ce Marián danser un slow avec elle en la caressant, à tous ces endroits où moi j'avais pas le droit et voilà, c'était fait. Ils se sont mis ensemble et je sais même pas comment c'est possible, mais Janka a quitté le foyer, je sais pas quelles étaient les réglementations à l'époque ou comment on appelait ça – les lois, enfin, en tout cas elle est partie. Et ça, j'arrivais pas à m'y faire. J'étais jaloux comme un chien. Je tapais dans le punching-ball comme un enragé, l'entraîneur l'a vu et il arrêtait pas de me faire des remarques, moi je l'envoyais balader, alors il m'a dit qu'il allait me virer du club, j'ai dit que je m'en fichais et alors il m'a viré. Et c'était dur, c'était ça le plus dur. Et c'est là, en fait, que c'est arrivé. J'ai frappé M'dame Marienka au ventre avec un couteau. Je le regrette, je le regrette terriblement. Puis tout de suite les flics et c'était parti pour la tôle mais j'avais pas l'âge alors maison de correction, et tout ça est allé très très vite. Et comme j'étais complètement en rage, j'ai défoncé ce tableau près de l'entrée où on inscrivait les points rouges. Tout a changé, tout a été comme brisé à ce moment-là, quand j'ai fait ça, je voulais pas, mais j'avais bu avant, j'avais fumé de l'herbe, comme tout le monde à l'époque, tous les gamins de treize ans à Trnava fumaient de l'herbe, je sniffais du toluène, je pouvais plus aller à Trstín, j'oubliais toutes ces belles choses d'avant, je croyais que c'était ce que j'avais maintenant qui était beau. Puis j'ai plus vu Janka pendant quelques années et un jour j'ai croisé ce Marián et je lui ai demandé où était Janka et il m'a dit que ça me regardait pas et j'ai dit que ça me regardait et lui m'a attrapé sous la gorge en me gueulant dessus. Et vous savez comment il a fini, ce Marián ? Quelqu'un l'a tué. En lui tirant dans la tête. Deux balles à ce qu'on dit. Et les flics sont venus chez nous aussi, au foyer, pour poser des questions à certains

d'entre nous, ils demandaient ce qu'on savait et quelles relations on avait avec lui et ce genre de choses. Ils m'ont demandé à moi aussi. Je l'ai pas dit aux flics, mais j'étais content qu'on l'ait tué. Peut-être même qu'ils croyaient que c'était moi. Janka est pas revenue au foyer. M'dame Marienka m'a dit qu'elle reviendrait plus. Je comprenais pas, je hurlais que c'était pas possible, qu'elle devait revenir parce qu'elle avait même pas dix-huit ans et que quand elle aurait dix-huit ans, elle aurait cent mille couronnes de l'État, que c'était sur une sorte de livret. Et M'dame Marienka m'a dit que de toute façon j'y comprenais rien, que moi je pouvais rien comprendre à ces choses-là. Et puis après, au bout de quelque temps, c'est arrivé avec le couteau. On était de nouveau en train de se disputer et c'est arrivé dans la cuisine et c'était peut-être aussi un écho de cette dispute d'avant où M'dame Marienka s'était moqué de moi parce que soi-disant j'y comprenais rien. Ça m'avait tellement humilié, doublement en fait puisque ça venait de M'dame Marienka. Le couteau était juste posé sur le plan de travail et comme j'étais bourré et complètement shooté au toluène, je l'ai fait. Et quand j'ai frappé M'dame Marienka avec ce couteau dans le ventre, elle est tombée et moi je suis parti en courant. À côté de la porte d'entrée, j'ai vu ce tableau que je détestais, tous ces points dessus, rouges, verts et je sais plus de quelle couleur, et je l'ai démoli en frappant dessus. Je le haïssais, ce tableau, comme je haïssais mon passé. Alors j'ai donné des coups de pieds dedans. Les gens fermaient leurs portes à double tour en criant que M'dame Marienka était morte, mais elle était pas morte, c'était horrible. Je suis sorti du foyer en courant et j'ai foncé direct à Promenáda, c'était un jardin public à Trnava où j'étais sûr de trouver quelqu'un et j'ai bien-sûr trouvé tout de suite alors je me suis défoncé direct au shit en buvant du vin en cubis. Et je voulais plus jamais retourner au foyer. Mais le même soir, les flics m'ont retrouvé et j'en ai même attaqué un. Ils m'ont jeté par terre mais seulement parce que j'étais bourré et défoncé et qu'eux ils étaient quatre. Et puis c'était parti toute cette affaire. Dans la maison de correction, c'était l'horreur. L'horreur. Là aussi, j'ai rencontré un curé. Il était jeune et il s'appelait Robi. Et il nous demandait de l'appeler Robi. Il discutait avec nous et quand il a su que je savais prier Notre père qui êtes aux cieux, il priait avec moi. C'était un gars bien et il savait jouer de la guitare. Et quand il a su que moi je faisais du violon, il m'en a apporté un et on jouait ensemble. Et en jouant je me suis mis à inventer des choses et à chanter et je sais plus quoi et les autres venaient et ils nous applaudissaient. Et Robi me serrait la main en souriant. Après on jouait comme ça toutes les semaines et j'ai commencé à écrire des textes, on a même organisé un spectacle dans la cour où on jouait nos chansons avec Robi. Mais je sais pas ce qui m'a encore pris ce soir-là parce que je l'ai attaqué, j'ai démoli sa guitare et mon violon et là ces salopards de plantons se sont amenés et m'ont mis en cellule d'isolement.

Ils m'ont laissé enfermé je sais plus combien de temps. J'avais l'impression qu'il y avait plus que la mort qui m'attendait là. Mais après, j'ai repensé à tous ces pleurs et ces lamentations tziganes que je supportais pas, et je me suis dit que j'allais tenir le coup. Et j'ai tenu le coup. Mais vous savez quoi, mon cher monsieur le curé ??? Ça a été un des moments les plus importants de ma vie. Et dans ma cellule, je pensais beaucoup à vous. Cet été, quand j'étais à Trnava, je voulais retrouver ce Robi, mais j'ai finalement laissé tomber. Cette maison de correction, c'était dégueulasse. Humiliant. Les blancs sont racistes, monsieur le curé. À l'époque, je croyais qu'ils étaient tous racistes. Quand je suis sorti de cette maison de correction, on m'a encore emmené chez les flics puis dans une sorte de bureau où il y avait tout un tas de gens qui se demandaient si on allait faire un tribunal pour moi ou pas, ou bien ce qu'on allait faire de moi et si j'allais finir en prison ou ailleurs. Et puis M'dame Marienka est venue, elle aussi. J'étais bien content de la voir, mais pas elle. Enfin, je sais pas si elle était contente, en tout cas elle voulait pas me parler. Mais j'ai appris que c'était elle qui a fait en sorte qu'il y ait pas de tribunal et que j'aie pas en prison. Après j'ai encore dû aller voir un docteur qui m'a fait un examen, il avait ce petit marteau avec lequel il me tapait sur le genou, je l'avais vu à la télé aussi, et vous savez qui est venu me chercher chez ce docteur ? Monocle. Oui, c'est ça, mon entraîneur du Lokomotiva. J'ai même pas eu le temps de lui demander ce qu'il faisait là et tout ça, qu'il m'emmenait déjà, directement dans une sorte de foyer pour étudiants. Là il m'a fait monter au deuxième étage, dans la chambre cent trois en me disant que ce serait maintenant ma chambre, que c'est là que j'allais vivre. La cent trois. Et que je devais venir le lendemain au gymnase, qu'il m'en dirait plus. Et il m'a dit aussi qu'il allait me remettre le livret avec l'argent. Je croyais que c'était cent mille mais il m'a dit cinquante, je savais pas pourquoi c'était pas cent, mais j'ai pas demandé. Monocle m'a dit de pas trop poser de questions mais de remercier le destin que ça se soit fini comme ça. D'ailleurs, j'ai toujours pas tout compris. Après cette maison de correction, j'étais comme changé, je saurais pas trop l'expliquer, puis là, je l'étais encore plus. Et Monocle m'a dit qu'il était grand temps qu'on me remette à ma place. J'avais dix-huit ans et demi mais j'avais l'impression d'être beaucoup plus vieux. Et dès le lendemain, j'ai commencé à assister Monocle, je m'occupais des entraînements des benjamins. Et Monocle m'a dit que je devais me trouver un boulot, il m'a dit d'acheter cet espèce de journal où il y a plein d'annonces et de chercher du travail. Alors j'ai acheté le journal et il y avait une annonce qui proposait un travail en Autriche, ils cherchaient une espèce de jardinier-gardien qui devait s'occuper d'une maison et c'était nourri-logé. Quand j'en ai parlé à Monocle, il s'est mis à rire en disant mais où veux-tu aller à l'étranger si tu parles même pas le slovaque correctement et puis regarde-toi dans un miroir,

qui voudrait un Tzigane pour jardinier. Et puis il s'exclamait un Tzigane jardinier, eh ben on aura tout vu ! Je lui avais jamais vraiment fait confiance, à ce Monocle, même si je sais que là, il m'avait sans doute aidé en me proposant ce logement et tout ça, mais je sais pas trop par exemple pourquoi sur ce livret il y avait moitié moins d'argent que ce qu'on donnait aux autres. Enfin, je voulais plus m'attirer d'ennuis et ce Monocle m'avait en fait aidé quand j'y repensais, mais là, quand il s'est mis à se moquer de moi, je l'ai détesté. J'ai téléphoné à cette annonce et ils m'ont dit de venir tel jour à Bratislava pour un entretien de travail. Et j'ai pris le train pour y aller, j'ai mis une chemise blanche, et c'était un vendredi. Et j'ai rencontré deux messieurs, un des deux parlait slovaque et l'autre autrichien, enfin allemand, et celui qui parlait allemand s'appelait monsieur Schwarz. Et ils m'ont dit qu'ils me rappelleraient, j'ai dit très bien et je leur ai donné le numéro du foyer. Et quatre jours plus tard, le mardi, le Slovaque m'a appelé pour me dire que monsieur Schwarz allait m'embaucher. Et à ce moment, j'ai commencé à devenir un Euro-Rom, mon cher monsieur le curé. Et ma vie a complètement changé. Depuis ce jour, ma vie me semble une sorte de rêve. Mais peut-être que vous en avez marre de lire tout ça, je suis moi-même un peu fatigué d'écrire, je ferais bien une pause. Et Terezka va bientôt rentrer de son travail, de l'hôpital comme je vous disais, alors je reprendrai cette lettre demain soir. Enfin non, demain soir j'ai un entraînement, nous nous préparons pour le Championnat d'Europe, pas mal, non ?, nous pouvons arriver jusqu'à l'Europe mais pour ça il faudrait qu'on réussisse les qualifications et là il y a encore de la route à faire, mais nous y croyons tous, tout le monde ici croit que Rocky Vlach va y arriver, alors je veux au moins essayer, ce qui fait que nous nous entraînons à fond, alors je reprendrai la lettre après-demain. Enfin, après-demain, j'ai le cours d'anglais le soir, j'y vais trois fois par semaine parce que je veux vraiment pouvoir maîtriser la langue du pays où je vis parce que je voudrais, quand notre enfant sera né, pouvoir lui parler en slovaque mais aussi en anglais. Alors je reprendrai quand j'aurai trouvé un moment. Mais je veux tout vous écrire parce que je pense que cette lettre est très importante. Même si, si je vous l'avais dit en personne, ça aurait sans doute été mieux. Vous savez quoi, je vais pas me reposer maintenant, je vais écrire jusqu'à ce que ma Terezka rentre. À quoi bon faire une pause maintenant, alors que j'ai déjà tellement écrit. Monsieur Schwarz et sa femme Sara habitaient pas loin de la ville de Graz. Dans un village ou plutôt un petit bourg. Ils avaient une grande maison et ils avaient pas d'enfants. Et ils avaient un grand jardin. Je savais pas pourquoi monsieur Schwarz m'avait choisi. J'avais toujours cru jusque-là qu'une chose pareille était impossible. Je parlais pas allemand, j'avais aucune expérience avec ce genre de travail. J'étais seulement un peu étonné de voir qu'il y avait aussi ce Slovaque du rendez-vous qui habitait avec eux. Il

s'appelait Pat. Pat était un peu bizarre, mais je l'ai compris que plus tard. La seule chose qui m'ennuyait depuis le début, c'est qu'il mettait trop de parfum, qu'il se teignait les cheveux et qu'il se rasait aussi la poitrine. Ça se voyait en été quand il mettait une espèce de marcel. En fait, j'étais réellement en contact qu'avec Pat. C'est lui qui s'occupait de tout, et qui me montrait petit à petit ce qu'allait être mon travail. Au début, j'ai dû lui payer dix-mille, c'était parce qu'il avait fait l'intermédiaire pour me trouver ce travail. L'intermédiaire, c'est la première fois que j'entendais ce mot. Et ce Pat m'a dit aussi qu'il pouvait me donner des cours d'allemand si je voulais. Il parlait super bien l'allemand. Qu'il me ferait un prix. Que je pouvais payer en couronnes ou en schillings. À l'époque, ils avaient pas encore l'euro en Autriche. Je sais pas pourquoi, mais j'avais pas envie de donner de l'argent à Pat pour qu'il m'apprenne l'allemand. Vous écrire tout sur ce travail que je faisais dans ce village Graz, ce serait trop long, mon cher monsieur le curé. Alors je vais seulement écrire comment ça s'est fini. Mal. Un jour, Pat m'a demandé si je voulais pas gagner beaucoup d'argent. Normalement, je m'occupais du jardin, j'avais appris à réparer des choses autour de la maison et à l'intérieur, c'était mon travail habituel, mais quand Pat m'a posé cette question, j'ai compris que c'était autre chose. Je lui ai demandé ce qu'il fallait faire. Pat m'a dit que je pouvais trouver ça étonnant, mais que monsieur Schwarz me donnerait beaucoup d'argent pour le sexe. Pour le sexe. J'étais pas complètement bête, je savais comment ça se passe, à Trnava déjà j'avais croisé des homos, mais là, ça m'a tellement surpris, ou mis en colère, je sais pas trop. Je me demandais si je devais tuer ce Pat ou bien tuer ce pédé de Schwarz, ou bien ce que je devais faire. Pat a vu que je réfléchissais alors il m'a demandé à quoi je pensais. Je lui ai dit que je réfléchissais à sa proposition. Puis je lui ai dit que j'aurais pas de rapport avec Schwarz, mais qu'il pouvait regarder pendant que je me branlais et s'il voulait, il pouvait se branler aussi. Pat a dit qu'à son avis ça pourrait convenir. Et après, c'était ça quasiment tous les deux jours. Ils me donnaient de l'argent pour ça, au début je me sentais vraiment bizarre, mais à la fin je m'en fichais. La seule chose que j'aurais pas pu supporter, c'est que l'un des deux pédés me touche. Tout ça s'est fini le jour où Schwarz est entré dans la salle de bain alors que je prenais une douche. Il s'est mis à me tripoter en haletant d'une manière dégoûtante. Je suis sorti d'un bond, tout nu comme j'étais et je l'ai mis à terre en deux coups de poing. Il est tombé en faisant une sorte de râle. Puis Pat est arrivé en courant, c'était horrible, des cris partout, Pat hurlait que j'aurais pu le tuer, moi aussi je hurlais, j'entendais madame Sara qui criait depuis le salon en bas, qui pleurait, elle pouvait pas monter parce que quelqu'un de nous serait obligé de la porter, comme elle était en fauteuil. Je suis parti le soir même. Vous croyez qu'ils m'ont payé pour ces saloperies ??? Que dalle. Quand j'ai dit à Pat

en partant qu'ils me devaient de l'argent, il m'a dit de prier pour plus jamais croiser son chemin. Je lui ai dit qu'il pouvait remercier Dieu si je le tuais pas. Je sais pas vraiment si on a le droit d'utiliser Dieu dans ces situations-là. Mais c'est ce que je lui ai dit. En sortant de la villa, j'ai vu madame Sara qui regardait à travers ses rideaux. Elle était assise là comme une morte, même plus comme une statue. J'ai pas vu monsieur Schwarz. Je savais que je voulais pas retourner à Trnava, là-bas je pouvais aller qu'à l'orphelinat où je voulais plus retourner, ou bien voir Monocle, et j'en avais pas envie non plus, ou bien dans ce foyer d'étudiants, mais j'aurais sans doute pas pu dormir là-bas puisque j'avais plus de chambre et je crois surtout que quelqu'un aurait dit à Monocle que j'étais rentré. Je pensais aussi à aller chez tante Anička à Trstín, mais quelque chose me disait qu'ils seraient pas forcément contents de me revoir. Ma seule chance, c'est que j'avais un peu d'argent. Il m'en restait un peu sur mon livret, et j'en avais aussi gagné un peu en Autriche. Ils m'avaient donné deux salaires mensuels je crois. C'est ce que j'avais sur moi, en liquide. Je suis donc arrivé à la gare de Bratislava, en train. C'était la deuxième fois de ma vie que je me retrouvais dans cette gare. La première fois c'était lié à Pat et à monsieur Schwarz et je voulais oublier ça au plus vite. Je sais même pas ce qui m'a pris, mais je suis allé dans un bordel. J'ai demandé au chauffeur de taxi s'il en connaissait un bon, il m'a regardé mais je l'ai devancé en lui disant que l'argent était pas un problème, alors il m'a dit qu'il m'y emmènerait. Et il m'a emmené. Et dans ce bordel, ils m'ont permis de rester toute la nuit moyennant un supplément, j'avais une jolie fille, une Tzigane elle aussi, elle était gentille avec moi, alors je lui ai donné plus d'argent en douce. Mais le plus important, c'est qu'elle m'a dit qu'elle se renseignerait pour Janka. J'y croyais pas vraiment, mais le matin, quand je me suis réveillé, elle m'a dit que Janka était à Prague, elle savait pas où précisément, mais à Prague. J'avais en fait emporté d'Autriche juste un sac de voyage avec quelques affaires, le livret et mes gants de boxe. Au moment où je sortais du bordel, un gars qui était pas là quand j'étais arrivé la nuit, m'a demandé si je voulais pas bosser là comme videur. Je lui ai dit que non mais j'avais l'impression qu'il me connaissait, du moins c'est comme ça qu'il me regardait, mais peut-être que j'inventais tout ça en fait. Sauf que non, j'inventais pas, parce qu'au moment de partir, il m'a dit qu'il se rappelait de moi depuis l'époque de Marián. On a un peu discuté mais j'avais pas envie de parler de Marián, je voulais pas me rappeler de lui, et je voulais pas que ce gars-là me le rappelle. Je me souviens seulement que quand je lui ai demandé s'il savait pas pour celui qui l'a tué, est-ce qu'on l'a attrapé ou pas, il m'a dit qu'on l'a pas attrapé et qu'on l'attrapera jamais. J'avais plus envie de poser des questions, alors je lui ai seulement souhaité une bonne journée. Et il m'a dit bonne chance pour Prague. Et je savais même pas si je lui avais dit que

j'allais à Prague, mais il me semblait que non, que j'en avais juste parlé à la fille dans la chambre en haut. Mais quelques jours plus tard, j'étais à Prague déjà, j'ai appris que dans ce genre de bordels il y a des caméras et des micros dans toutes les chambres, pour qu'ils puissent faire chanter les gens qui viennent là. Après, on a encore un peu discuté devant la porte. C'était ce genre de discussion qui vous reste longtemps dans la tête, vous y repensez sans même savoir pourquoi. Je connaissais même pas son nom. On a aussi parlé du violon, il voulait savoir si je jouais encore et j'ai dit que ça faisait longtemps que je jouais plus, que j'avais sans doute oublié. Il m'a dit que ça s'oubliait pas. Puis il m'a dit que cette question, il me la posait pas sans raison, qu'il avait un pote à Prague, Slovaque lui aussi et Rom lui aussi, il a dit Rom alors que peu de gens ordinaires disaient Rom, et que ce copain à lui était boxeur aussi, mais un beatboxeur. Un rappeur. Je lui ai dit que j'en avais connu un à Trnava, et que je savais ce que c'était. Et il m'a répondu que celui-ci, c'était un autre niveau, vraiment un autre niveau, c'est ça qu'il a dit, qu'il avait déjà un pied en Europe et même dans le monde, et est-ce que ça me disait quelque chose, le nom de Black Box. Et c'était donc ce Black Box, celui dont je vous ai déjà parlé en rapport avec cette chanson qu'on avait fait ensemble qui passait sur les radios et qui s'appelait *M'nique pas les nerfs Vlado*. Je lui ai dit alors que je connaissais personne de ce nom et que ça m'intéressait pas vraiment et j'allais partir mais il m'a retenu en me disant qu'il allait me donner son numéro et il l'a noté sur un bout de papier, pour que je l'appelle quand je serai à Prague. J'ai même pas pensé lui demander son nom, à ce gars-là, pour pouvoir dire par exemple à ce Black Box qui c'est qui m'envoie. On s'est serré la main et je suis parti. C'était une drôle de nuit et un drôle de matin. J'avais l'impression de rêver. Et ce genre de sensations, je l'ai eu souvent dans ma vie. Ça a commencé le jour où je suis sorti de cette maison de correction et qu'un maton m'a dit, l'index levé, de faire gaffe à pas bousiller ma vie. À chaque fois, dans des moments et des situations différentes, ça m'est revenu, comme ce matin-là par exemple. Alors j'ai dit au revoir et j'ai fermé la porte derrière moi et j'avais plein d'idées qui se bouscuaient dans ma tête. Ça faisait une sorte de black box. Je suis allé à la banque et j'ai retiré tout l'argent de mon livret. Au début, ils voulaient pas me le donner, ma signature collait pas, le « carton de signature » vous savez ce que c'est, puis des données quelconques ou bien comment ils appelaient ça, puis ils arrêtaient pas de téléphoner, j'ai cru entendre le nom de famille de M'dame Marienka, mais ils m'ont passé personne au téléphone, et à la fin un mec vraiment désagréable m'a dit que c'était bon, qu'il me croyait, même si on dit qu'il faut jamais croire un Tzigane ou un chien. Puis il m'a encore dit qu'il pensait certainement pas que tous les Tziganes étaient des voleurs, mais qu'il avait l'impression que tous les voleurs étaient des Tziganes. Je sais que Jésus aussi a été soumis à

l'épreuve, alors je me disais à chaque fois que je me retrouvais dans ce genre de situations que je devais tenir bon, que c'était une épreuve. J'aurais pu mettre ce connard à terre d'un coup de poing, et il aurait été bon pour le SAMU ou pour les pompes funèbres. Mais aujourd'hui je suis vraiment heureux de pas l'avoir fait et d'avoir tenu bon dans cette épreuve, parce que si j'avais pas tenu bon à ces occasions-là, eh bien je m'en sortirais pas si bien aujourd'hui et je serais certainement en tôle, comme le disait ce maton, avec une vie bousillée. Moi, Štefan Vlach. Moi, Rocky Vlach. Ou bien je serais même plus en vie, je serais mort à cause de la drogue ou tué par quelqu'un. Quand j'ai dit ça à Terezka, ma femme, elle m'a dit de pas exagérer et surtout de pas m'apitoyer sur moi-même. Terezka sait toujours dire des choses auxquelles je m'attends pas. Elle m'a dit aussi qu'on peut toujours reprendre à zéro. Elle sait toujours, comme elle dit, regarder les choses sous un autre angle. Vous savez comment on s'est rencontrés, moi et Terezka ??? Dans la rue. Elle était éducatrice de rue, c'est un genre de travailleuse sociale qui sillonne les rues et va voir les toxicos et tous les gens qui sont dans la rue, et qui s'occupe d'eux. Les SDF et tous les cas perdus. J'ai jamais été SDF, mais j'ai été presque tout le reste. Je proposai des services sexuels aux homos dans la rue. Ça a l'air horrible dit comme ça. À des étrangers surtout. Pour pouvoir me payer mes doses. J'étais tombé tout en bas. Au plus bas du bas. Personne s'intéressait à moi à cette époque. Personne. Et c'est comme ça, à cette époque, que j'ai rencontré Terezka. Elle m'encourageait tout le temps, elle me disait de pas être aussi faible, elle disait que j'étais un mec beau et fort. Que si je continuais comme ça, j'allais finir comme une épave et crever comme une épave et que même le plus galeux des chiens errants se retournerait pas sur moi. J'étais plutôt mal en point à l'époque, quand on s'est rencontrés. Je veux pas m'apitoyer sur moi-même, je dis juste ça comme ça, c'était une période où j'étais même plus moi-même. Elle me disait que j'étais un mec beau et fort. Personne depuis très longtemps m'avait dit ça. Je sais même pas si quelqu'un me l'avait dit avant. Ce pédé autrichien, il m'avait peut-être dit quelque chose dans ce genre, mais lui il devait penser à autre chose que Terezka. Enfin, là je m'éloigne trop et je voudrais pas que vous vous perdiez dans cette lettre. J'en étais au jour où j'avais décidé d'aller à Prague. Je savais que je devais y aller parce que c'était là qu'était Janka. Et j'ai aussi oublié de dire que quand j'ai demandé à la fille du bordel à Bratislava ce que faisait Janka à Prague, alors elle m'a dit la même chose que moi ici, c'est juste qu'elle, c'est pour des couronnes tchèques. C'est ce que j'ai retenu. Pour des couronnes tchèques. J'en revenais pas en fait. Janka qui travaille dans un bordel à Prague ??? C'est ce qui me tournait dans la tête pendant tout le trajet en train. Prague est une ville énorme, mon cher monsieur le curé, et moi j'ai débarqué dans cette ville, à la gare centrale, là-bas ils disent Station principale, le 14

janvier 2000 et j'en suis reparti que dix ans après. Dix ans, c'est dix années de vie. Je connaissais personne, je savais que j'étais venu retrouver Janka que j'avais pas vue depuis un sacré bout de temps. J'ai rencontré là-bas des tas de gens différents, entre autres ce Bilak à qui j'ai dit ce qui m'était arrivé en Autriche et qui m'a persuadé d'y retourner avec lui pour retrouver ce Schwarz. Je voulais même pas y penser à une chose pareille mais Bilak m'a dit que ça allait me rapporter plein d'argent. Je pouvais pas imaginer qu'il allait le faire chanter, ce Schwarz et que lui il allait faire une crise cardiaque devant son portillon à cause de ça. J'allais à Prague uniquement et seulement pour retrouver Janka. Sauf que je savais pas où la chercher. Mais c'est comme ça que les choses se passent, je sais que ça arrive parce que je l'ai vécu, je sais que c'est parce qu'on pense très très fort à quelqu'un ou à quelque chose et que cette pensée a une grande, une énorme force. Et c'est comme un miracle et je remercie mon destin et je remercie Dieu d'avoir pu vivre quelques-uns de ces miracles dans ma vie, et d'avoir pu arriver à la conscience que la vie entière est en fait un miracle. À la gare, quand je suis arrivé, j'ai demandé où était le centre, où était la grande Prague. Ils m'ont envoyé à la place Václavské, ils me croyaient pas, personne croyait que je savais pas vraiment, qu'en fait je savais pas du tout, que j'avais aucune idée de ce qu'était la Václavské náměstí. Alors j'y suis allé à pied, c'était pas loin, il était à peu près quatre heures de l'après-midi et j'ai remonté la place jusqu'en haut, là où il y a le cheval avec Saint Venceslas dessus, je marchais en remontant et j'ai vu Janka. Sur le trottoir. Je l'ai vue de loin. Elle était plus âgée, mais c'était bien elle, elle était belle, c'était ma Janka. Quand elle m'a vu, elle s'est arrêtée et elle m'a regardé. Puis elle m'a pris dans ses bras. Elle m'a tenu longtemps comme ça, je sais pas combien de minutes mais vraiment longtemps, elle me tenait dans ses bras et elle pleurait. Puis on s'est assis sur un banc, là sur cette Václavské náměstí et on a parlé. Et le lendemain, et le surlendemain, même une semaine plus tard, on a fait que parler. Janka m'a dit que j'avais pas à chercher un logement, que je pouvais dormir chez elle, dans sa chambre. Elle s'est débrouillée pour me trouver un matelas qu'on a mis par terre sous la fenêtre et c'est là que je dormais. Il y avait deux autres filles qui habitaient dans l'appartement, elles venaient toutes les deux de Russie. Pourquoi Janka faisait ce qu'elle faisait, elle voulait pas me le dire, elle voulait même pas me montrer où c'était, je lui ai pas dit que je savais mais c'était clair quand même. Aussi clair que ce que faisaient les filles qui habitaient avec elle. En fait, il y avait des choses dont on parlait pas avec Janka, et pourtant je savais qu'il fallait seulement un peu de temps. Dès le début Janka m'a dit que je devais pas prétendre à autre chose entre nous qu'à de l'amitié. Et comme je passais du temps là-bas, je voyais qu'elle était bizarre et qu'il y avait un truc qui clochait. Même Marián, elle voulait pas en parler, comme elle voulait pas parler de

certaines personnes et affaires de l'époque de Trnava. Un jour elle m'a dit qu'elle prenait des drogues. Pas du cannabis, d'autres drogues. Puis j'ai appris que c'était de la pervitine. Je savais bien-sûr ce que c'était comme cochonnerie, j'essayais de la persuader d'arrêter, on s'est disputés à ce moment-là et elle a commencé à être désagréable avec moi, à me demander pourquoi j'avais toujours pas trouvé de logement, est-ce que je croyais que j'allais rester chez elle comme ça et qu'est-ce que je comptais faire là en fait et pourquoi je cherchais pas de travail. À Prague, c'était une tout autre Janka que celle que j'étais venu retrouver. Je voulais vraiment, vraiment l'aider. Alors, au bout de quelque temps, je me suis mis à la pervitine moi aussi. Mais là je travaillais déjà dans une boîte de nuit comme videur. Au début j'aurais pu me faire embaucher dans le bordel où travaillait Janka, il appartenait à Bilak et à deux autres abrutis mais Janka m'a convaincu de pas le faire, même s'ils me proposaient une bonne paye. Alors j'ai trouvé ce travail dans la boîte de nuit, et en fait ça aussi c'était grâce à Bilak. Au début tout le monde me détestait là-bas, ils m'enviaient je sais pas quoi, les Tchèques sont des sacrés racistes, mais peu à peu, je sais pas trop comment, je me suis fait respecter. Peut-être parce que j'avais réussi à gérer deux-trois situations, j'avais peur de personne et peut-être même de rien. Tout passait tellement vite là-bas, le temps est jamais passé aussi vite pour moi que là-bas, à Prague. Ces dix années me paraissent aujourd'hui une seule. Je sais pas comment ça se fait. Je passais par tout un tas de phases, j'étais nerveux, Janka allait de plus en plus mal. Et moi je me piquais plus pour elle, mon cher monsieur le curé, mais pour moi-même. J'allais au fitness, au boulot, et je me shootais. Je comprends pas, aujourd'hui, comment ça pouvait tenir. J'aimais Janka. Je le lui disais, d'ailleurs, je voulais pas d'autres femmes, aucune autre. Seulement elle. Mais elle m'a toujours ri au nez. Et vous savez ce qui est arrivé ??? Un jour elle a disparu. D'un coup elle était plus là, comme si elle s'était évaporée. Je l'ai cherchée partout, personne savait rien. Rien du tout. Un jour elle est pas venue travailler, c'est tout. C'est tout ce qu'on savait, qu'un jour elle était pas arrivée dans cette baraque dégueulasse dans le centre de cette Prague dégueulasse. J'ai posé des questions là-bas aussi, ils m'ont dit qu'ils en savaient rien. Qu'ils en savaient rien. Ce soir-là, enfin cette nuit-là, je me suis bourré la gueule avec ce Bilak et c'est là que je lui ai raconté pour Schwarz. C'était la nuit où Janka a disparu. J'ai même appelé le foyer à Trnava mais ils avaient pas de nouvelles depuis qu'elle était partie. Et depuis ils savaient rien sur elle. Janka était tout simplement plus là. Aucune nouvelle, personne qui saurait quelque chose. Pendant presque quatre années, j'ai pas su ce qui lui était arrivé. J'ai continué à la chercher pendant quelques mois encore, je pouvais plus rester dans l'appart où on avait vécu ensemble, je devais me

trouver une nouvelle location. Puis, quatre années plus tard, j'ai appris, un peu au passage, by the way comme on dit ici, qu'elle était plus en vie. (*Il arrête le flot de pensées et de mots.*)

J'entends un tintement de clés, c'est Terezka qui rentre, enfin, ma Tereza bien aimée, ma femme, enfin pas encore ma femme mais nous on s'appelle comme ça, ma femme, mon homme, alors je vais lui dire bonjour, mon cher monsieur le curé et je reprendrai cette lettre une autre fois, je sais pas encore quand. Quand j'aurai le temps. Comme je vous le disais, je sais pas si j'aurai le temps dans les trois-quatre jours à venir. Mais je vous promets de trouver le temps, de la finir, cette lettre, et de vous l'envoyer. Et Terezka m'a dit hier qu'elle allait la relire pour qu'il y ait pas des millions de fautes, alors je vais lui faire relire pour qu'elle la corrige et je vous l'envoie juste après. Je vous remercie pour tout, monsieur le curé, si vous aviez pas été là, je sais pas ce qui se serait passé. S'il y avait pas tous ces gens bien que j'ai croisé dans ma vie, je sais pas où je serais.

(*Noir.*)

Quand la lumière revient, Tereza et Štefan sont assis sur la scène. Tereza a un handicap physique. C'est à peine visible, mais quand elle marche, ou quand elle se lève, sa malformation physique devient perceptible. Ce n'est pas un handicap suffisamment important pour qu'on lui prête une attention excessive, mais il est visible. Disons qu'elle a une jambe plus courte que l'autre. Néanmoins, Tereza est une jeune femme très sympathique, dont le ventre arrondi se dessine bien sous son pull. Tereza est en train de lire la lettre de Štefan, un léger sourire sur le visage.

Štefan (*Souriant.*) Alors... tu me la corriges ?

Tereza (*Émue.*) C'est vraiment beau comme tu l'as écrit.

Štefan Tu m'aurais dit ça même si ça te plaisait pas.

Tereza Pas du tout.

Štefan Mais il doit y avoir plein de fautes.

Tereza C'est pas grave. C'est beau, mon Fanou. Je suis fière de toi.

Štefan J'avais jamais écrit une chose pareille. Je pensais pas que ça coulerait aussi vite.

Tereza Tu vois.

Štefan Et je pensais pas que je pouvais écrire autant.

Tereza Tu sais tout faire. (*Elle rit.*) Et puis tu es un grand garçon maintenant, non ? Trente-trois ans, c'est déjà un certain âge.

Štefan Et ça te dérange pas de me la corriger ?

Tereza Bien sûr que non. Enfin, je suis pas non plus une experte en grammaire. J'aimerais pas que monsieur le curé soit déçu en pensant que ta femme est une illettrée.

Štefan Tu es belle.

Tereza (*Elle se tait un instant.*) Aujourd'hui, à l'hôpital, il y a encore une vieille dame qui est morte.

Štefan (*Il l'enlace.*) Tu voudrais pas rester à la maison maintenant ?

Tereza Je peux pas. Il me reste trois semaines.

Štefan Reste à la maison. Je veux pas que tu sois obligée de regarder la... la mort. Surtout en ce moment. Tu comprends ?

Tereza C'est mon travail.

Štefan Ça t'épuise.

Tereza J'ai l'habitude. (*Elle se plonge à nouveau dans la lettre.*) J'ai hâte que tu parles de nous. De notre rencontre, de tout ça. J'ai bien envie de ranimer ce souvenir, moi aussi. (*Avec une légère ironie.*) Cette douce ambiance de Noël dans l'impitoyable ville sur les rives de la Vltava. Mes années de travailleuse sociale.

Štefan Ça te dérange pas que j'écrive tout ça comme ça ? Je veux dire, si ouvertement.

Tereza C'est moi qui te l'ai demandé.

Štefan Je sais.

Tereza On se fait une petite révision d'anglais ?

Štefan J'ai plus envie.

Tereza (*En riant.*) Moi non plus, en fait. Je vais passer un coup de skype à maman.

Štefan Dis-lui que le Tzigane lui passe le bonjour.

Tereza Je lui dirai. Un bonjour de mon Tzigane.

Tereza se lève et passe dans la pièce d'à côté. Štefan reste de nouveau seul. Il s'endort.

Le premier à rentrer dans son rêve est Black Box, le rappeur déjà mentionné, et qui a lui aussi visiblement du sang rom. Celui-ci est néanmoins recouvert par l'éclat de l'or autour de son cou, sur ses poignets et sur ses doigts.

Black Box Le jour où tu t'es pointé, j'étais sur le cul. J'avais pas capté qui t'envoyait, 'fin pas qui t'envoyait mais qu'est-ce qu'on pouvait bien avoir comme pote en commun toi et moi, comment tu m'as trouvé, qui t'a parlé de moi. Paraît qu'un espèce d'ouvreur de bordel à Bratislava t'a mis mon nom sur un bout d papier, même que tu m'l'as montré ce papier. Qu'en fait, tu m'connaissais pas, alors qu'à l'époque grosso modo tout l'monde me connaissait. Je m'dis alors là, c'est soit un débile complet, soit c'est une espèce de signe du destin. Et ça, mon vieux, j'y ai toujours cru, au destin. Et quand tu m'as dit, quand t'as tout déballé net, que t'étais un camé, que t'avais perdu l'amour de ta vie, quand tu m'as dit tout ce que t'étais et que tu voulais tout changer et tout recommencer à zéro, au tout début, 'fin tu vois, alors là je m'suis dit, c'est cette espèce de voix intérieure qui m'a dit OK man, allons-y, montre-moi ce que t'as dans l'ventre, fais-voir ce que tu peux faire. J't'ai trouvé un violon, c'était pas un problème ça, et j'dis, vas-y mon vieux. J't'ai emmené dans mon studio, à Vinohrady, et j'dis allez, vas-y, fais-voir. Et toi tu disais que non, que t'étais timide et tout, et que tu pouvais pas comme ça direct, que c'était pas possible comme ça, que t'avais besoin de temps, de t'échauffer ou quoi, et j'te dis mais tu fais chier avec ton échauffement, putain, fais-voir ce que t'as dans l'ventre, là, direct, et toi, non, tu disais que tu voulais au moins entendre mes trucs à moi pour savoir où aller, 'fin tout ça. Alors j'ai mis ma zique sur les grosses baffles et toi t'es resté scotché. Et puis j't'ai parlé d'la révolte et tout ça et toi tu kiffais grave, tu m'regardais avec d'ces yeux comme si j'étais ton grand frère alors que j'étais plus jeune que toi, Stef, et ça m'allait bien que tu m'regardes comme ça. Et puis d'un coup t'as bondi, t'as attrapé l'violon et avec tes grosses pattes tu t'es mis à brasser les cordes en gueulant en même temps, direct tu sortais de ces paroles, un truc de ouf, j'captais pas d'où ça sortait. C'est comme ça qu'ça a commencé. Et on s'y est mis direct, tu t'rappelles ??? On a fait deux textes, là, le jour même j'crois, on a fait *Notre père*, puis, quelques jours après, ce mégatube *M'nique pas les nerfs Vlado*. Et après, la roue s'est mis à tourner à une vitesse cosmique... Et moins de six mois plus tard, on avait la possibilité d'aller enregistrer à Londres et de nous payer une date là-bas. Et là, t'as complètement disjoncté, pour toi c'était fini, j'étais un hypocrite, je t'avais déçu et ce genre de conneries. J'étais un menteur et un carotteur, c'est c'que tu m'as sorti d'un coup. Que j'achetais les journalistes, que j'trempais dans des sales affaires, tu me hurlais dessus. J'aurais pu tout faire à ce moment-là, tu captas maintenant ? Tout. Te défoncer à mort, te balancer sur Mars, te faire descendre, te faire bouffer tes tripes, te pendre par les couilles et tout. Et tu t'en serais pas sorti avec tes crochets droits. Même avec tes gauches, putain. Mais je t'ai juste dit d'aller te faire foutre ! Parce que moi j'peux dire ça, parce que

j'suis un seigneur, j'suis un king. Casse-toi, dégage de ma vie, espèce de larve, pauvre petite chérie au cœur sensible !

Il se met à rapper, ou « beatboxer », Štefan arrive depuis le noir, on n'avait même pas remarqué qu'il s'était éclipsé en douceur. Il a un violon dans les mains et il se joint à Black Box.

M'nique pas les nerfs Vlado
Avec tes gros ministres crados
Tu prends ta voix de basse
Baratines les blondasses
Tu fais le beau tu fais le bouc
Nous lourdes avec ton souk
Ton p'tit roquet de Slota
C'est qui ? C'est quoi ? C'est pour l'quota ?
Machiste, raciste, extrémiste
Rien à foutre il signe et persiste
Dans ce drôle de pays
Ya qu'aux riches qu'on paye oui
On leur remplit la malle
Pendant qu'on a que dalle
Rien sur l'dos tirelire en panne
Des bonbons dans l'cul pour les Tziganes
Me lance dans la rue un rigolo
Et ma main dans ta gueule ? J'lui fais au gros
Mais j'ai laissé passer baissé d'un ton
Quand j'ai capté ses yeux d'keuf à la con

Et j'ai la gueule toute noire tu vois
La grosse cass'role que j'traîne derrière moi
C'est l'signe, l'diable est passé par là
Mais putain, quoi j'changerai pas moi !
J'suis moi et moi je s'rai
Avec la tête que j'ai
Avec mon cœur qui bat
Au rythme rap
Le monde j'le vois
De mes yeux noirs
Avec mes bras d'cogneur
J'vivrai en seigneur
Dans votre petit monde
Pas question d'me niquer
Me faire sortir d'la ronde
Parce que j'suis un Tzigane
Je sais qu'c'est ça votre plan
Mais j'céderai pas moi non!!!

Parce que j'suis un Tzigane
Des traces noires
Comme des péchés je traîne
Du goudron
Sur les talons
De mes pompes trouées
Racistes fascistes
Des poings sur la table
Et d'en bas de l'étable
Mes racines hurlent en vain

Parce que mes intestins
Sont noirs aussi
Parce que j'suis un raté notoire
Un mec noir
Tu le rayes de la liste
Aucune mémoire de moi
Ne persiste
Parce que j'suis un Tzigane
Plus noir que noir
Cramé vivant
Putain d'époque là
Epoque en vain !

Pendant qu'il rappe, la scène se « transforme » en une salle d'attente ou tout autre espace public disposant d'une architecture propre et un peu stricte. Les personnages de l'histoire de Štefan arrivent un par un, ceux de son passé et peut-être également ceux de son futur, reconnaissables sans qu'ils aient à parler. Ils remplissent l'espace, s'assoient sur les sièges qui bordent les murs. Euroroom est maintenant pleine à craquer. Les répliques suivantes tombent sur Štefan telle une avalanche, sans qu'il ait le temps de réagir à ce mitraillage. Il s'y essaie parfois, mais n'arrive pas à formuler une phrase complète. Ils sont nombreux ici, sauf monsieur le curé et Tereza, qui les rejoint plus tard. Les personnages ondulent au rythme de la musique, il semble même que certains fredonnent le texte.

C'est vraiment vous qui avez écrit ça ?

Ça passait sur les radios.

J'étais étonnée qu'on ait autorisé une chanson aussi hard.

Black Box, c'est moi.

Prenez l'escalier, c'est au premier, tout de suite la deuxième porte à gauche.

C'est ma caisse. Montez, je vous emmène au paradis.

Vous me faites un autographe ? C'est pour ma petite fille.

Mon mari est mort à cause de toi, Steve. Je t'en remercie.

Pourquoi on l'aurait pas autorisé ? On est en démocratie.

Je ne sais pas pourquoi t'es venu. Tu t'imaginais qu'il y avait je ne sais quoi entre nous, mais il n'y avait rien.

Ne demande pas ce que tu dois faire, fais-le.

Un Tzigane jardinier, eh ben on aura tout vu !

Il me faut une dose.

Va à la gare centrale, là dans un bureau de tabac qui s'appelle News tu trouveras un gars, dis-lui que c'est Bilak qui t'envoie et il t'expliquera tout.

Il n'y a jamais rien eu entre nous, jamais.

Pose pas de questions, vas-y.

Allons juste là, au parc. J'ai un petit coin là-bas, un endroit sûr, je vous filerai trois mille couronnes. Je n'en donne jamais autant. Vous n'avez rien à faire, il suffit que vous me laissiez faire. Et la prochaine fois on pourra aller à l'hôtel, si vous êtes sage. J'aime beaucoup votre corps.

Alors, qu'est-ce que vous en dites, l'entraîneur ?

Nous sommes un pays libre.

On s'en roule une ?

Vous avez besoin d'argent, non ?

Alors qu'est-ce que t'en dis, Rocky ?

Vinasse en cubis, ça va me rendre malade.

Et qu'est-ce que vous savez faire ? Vous avez fait des études ou un apprentissage ?

Ça te servira à rien, les cours de musique, c'est pour les dindons et les greluches, t'as bien fait de venir. Cet homme, c'est un Saint'homme, mon garçon, je te le dis, un Saint'homme.

Quelle Janka ? La Tzigane ?

Je m'sens pas bien. J'vais gerber.

Quelle Tereza ? Celle qui a une jambe plus courte ?

Il faudrait une bonne chanson contestataire, un truc qui va tous les faire chier.

Avec ta boule à zéro, on dirait Pinocchio. Qui vient juste de se prendre une armoire sur la gueule.

Prie pour ne plus jamais croiser mon chemin.

Nous sommes en Europe.

Baise-moi fort, dur, attrape mes cheveux, tire-moi la tête en arrière, écrase-moi, je veux que ça fasse mal.

J'comprends pas comment tu peux faire du violon avec ces espèces de grosses pattes que t'as.

Pour l'éternité amen.

T'es un bel homme et tu restes là comme une épave.

Quelle Janka ? La camée ?

Quelle Tereza ? L'handicapée ?

Arrête de t'apitoyer sur toi-même !

Au secours, au secours, appelez la police, M'dame Marienka est morte. Stef l'a frappée avec un couteau !

C'est pas ton problème, compris, tu laisses tomber Janka.

Réveille-toi !

Moi j'te fais chier ? C'est c'que t'as dit ? Que moi j'te fais chier ?

Il ne faut jamais croire un Tzigane ou un chien.

Je vous laisse signer ici.

Aïe, aïe ! Arrêtez, sinon j'appelle la police !

Il y aurait une place dans un dépôt de meubles, mais vous devez vous y rendre pour un entretien, et il faut maîtriser au moins les bases de l'anglais.

Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça, vous n'avez jamais vu une sœur ?

Je ne dis pas que tous les Tziganes sont des voleurs.

Pourriez-vous signer une deuxième fois ?

Du travail ?

Je m'en tape complètement que tu me croies ou pas. Si je le décide, t'es fini, t'as compris, fini sur toute la ligne, un trou dans la gorge, comme ça.

J'ai pas besoin de ton aide, occupe-toi de tes affaires.

Du travail ?

Te bousille pas la vie.

Stef m'a frappé, M'dame, regardez, j'ai le nez qui saigne.

Pédé. Espèce de pédé fasciste.

Tout ce que t'as à faire, c'est regarder.

Si j'étais pas là, tu serais mort et enterré à l'heure qu'il est, alors arrête de me faire chier.

T'es trop sensible.

Je dis seulement que presque tous les voleurs sont des Tziganes. Aïe !

Il y a des caméras et des micros partout.

Je ne t'ai rien demandé.

Pédé. Espèce de pédé de juif.

J'ai besoin de m'en faire une. Tout de suite.

Quand Jésus est mort, il avait trente-sept ans.

Votre signature ne correspond pas à celle du carton. Réessayez. Encore une fois. Noch einmal.

T'es trop sensible, c'est la vie qui est comme ça, je ne mens à personne, je ne fais qu'embellir légèrement la réalité, le peuple le demande, je ne fais que proposer une histoire.

Des gens comme toi donnent une mauvaise image de nous, là-bas.

Je l'ai pas tripotée.

Je vous laisse signer une nouvelle fois.

Ça intéresse qui, la vérité, aujourd'hui ?

Tu vas loger ici et dépêche-toi de trouver du travail.

Du travail ?

Pourquoi tu as fait ça ?

C'est mon hall ici, dégage ou j'te tue.

Ce n'est pas votre signature.

Qu'est-ce qui vous arrive ?

Tereza, quelle Tereza, hier il y a une Tereza qui est passée, ah oui, une Slovaque...

Pourquoi as-tu fais ça, Tienou, tu me fends le cœur.

C'est mon hall, espèce de sale Tzigane, t'es sourd ou quoi?

Regarde-moi dans les yeux.

Dieu ? Tout est possible, sauf la présence de Dieu.

Qu'il croie pas que j'vais lui gober ces lamentations de juif, y'a pas pire, ça et les larmes des Tziganes. Le vieux continent fonce en enfer, j'vous l'dis, les gars, direct dans la gueule de l'enfer. Štefan, tu sais même pas ce que c'est que le vieux continent, hein ?

Je haïssais mon mari, Steve, je t'en remercie.

C'est pas trop cher payé pour le silence.

Un videur ?

Tu es un garçon ingrat, ingrat et mauvais, c'est entre ces mains que tu as passé ta jeune vie et grâce à ces mains tu aurais pu inverser la défaveur du destin, mais tu as gaspillé tout ça, tu as tout perdu.

On veut de l'argent, du fric, de la thune, qu'est-ce qui est pas clair là-dedans ?

Qu'est-ce que t'as à me mater comme ça, t'es homo ? Parce que si c'est ça, on s'occupera bien de toi ici.

Tu l'as beaucoup déçue, elle n'arrivait pas à passer outre, même si elle savait qu'elle devait te pardonner, elle n'a pas pu.

T'es bon, alors si jamais tu veux un complément de salaire...

Tu veux dire que je t'aurais volé de l'argent ? Tu veux dire que je suis un voleur ? Espèce d'abruti. Tu te crois où ? Si j'étais pas là, tu serais encore en tôle.

Arrête de rire !

Je te le dis, moi, c'est un Saint'homme.

Tu n'as rien à faire dans la rue.

J'veux pas embrasser, mets-la moi bien profond.

Elle est peut-être partie pour Noël chez elle, en Slovaquie, même si en fait on ne sait pas exactement d'où elle vient, on ne sait pas grand-chose d'elle, juste que c'est quelqu'un de bien.

Nouvelle époque, tout simplement, des possibilités illimitées, c'est le chien le plus fort qui baise et toi t'es bien fort alors tu peux bien baiser aussi. Et fais pas ton saint homme.

Lavez vos rideaux.

Tu as deux bras, deux jambes.

Tout le monde va profiter de toi, je te le dis, t'es aussi naïf qu'un gamin analphabète.

Il me fait de la peine.

Ces mains-là, elles vont toujours voler, c'est dans leur nature, on ne peut pas en attendre autre chose.

Pas à la tête.

Ça c'est le cavalier, il avance en L, ça, c'est la tour, elle avance tout droit, mais pour jouer aux échecs, il faut aussi un cerveau.

Notre père qui êtes au pieu.

Il l'a bien mérité.

À quoi bon un Dieu pareil ?

Me fais pas chier.

Je t'apprendrai l'allemand, je prends pas cher.

Et alors ?

Laisse tomber ceux-là.

Les jambes, n'oublie pas, les jambes doivent bouger, sans arrêt, comme ce cœur noir que t'as, en rythme, un, deux, trois, quatre, les jambes, tu m'entends, les jambes !!!

Il nous faut beaucoup bosser pour gagner mille couronnes. Tu sais combien de temps on doit bosser pour mille couronnes ?

Ok, vous avez le job.

Tu n'as rien et t'auras encore moins.

Je vais te foutre ce violon dans les couilles.

Il n'a pas connu son père ni sa mère, madame Maria l'a pris sous son aile comme si c'était le sien et regardez comme il la remercie.

Vous avez les bras forts.

Vous avez vraiment joué avec lui ?

Achète un journal où il y a des annonces et trouve-toi un travail, mais ne dis à personne au téléphone que t'es Tzigane.

Tiens, un Européen.

(Tereza entre, elle est en un stade de grossesse avancé.)

Asseyez-vous.

Merci.

Asseyez-vous ici, là-bas vous avez le courant d'air de la porte, vous allez prendre froid.

Merci.

Et qu'est-ce que vous attendez d'un Tzigane ?

Trente-trois. Et la date de naissance ?

Pourquoi ce Tzigane, justement, pourquoi pas moi ? Alors qu'il n'a rien du tout, il va vous tirer vers le fond.

Je me souviens, Terezka, je peux vous appeler comme ça, quand j'étais en train de mourir à l'hôpital, chez vous, je me souviens de vos yeux, et que vous m'avez tenu la main.

Je ne vous ai pas tenu la main.

Tu vas être déçue, Terezka.

Alors je l'ai peut-être imaginé. Mais je me souviens bien de vos yeux, c'étaient, ce sont les meilleurs yeux que j'aie jamais vus.

Excusez-moi, je suis embarrassée.

Les Tziganes sont les meilleurs du monde. Ils ont le plus pur des sangs, tempétueux comme un ruisseau de montagne, mais pur et cristallin, tellement cristallin que vous pouvez boire dedans, direct.

Vous ne voudriez pas me parler de vous ? Je ne sais rien de vous, rien de votre passé.

Ça n'a aucune importance.

Vous me faites chanter ?

Parce que Fanou n'est pas calculateur, il ne sait même pas ce que ça voudrait dire, être calculateur.

Je t'apprendrai les bases de l'anglais, tu vas y arriver, t'y es bien arrivé pour l'allemand. Et je vais venir avec toi.

Rocky, comment je dois faire ? À quel moment j'ai foiré ? Je me suis vraiment appliqué. Je veux être comme vous. Vous êtes mon modèle. Pas mon paternel, vous ! Je vous aime bien, entraîneur.

Les phrases commencent à changer, à se transformer, à varier, elles sont prononcées en plusieurs langues maintenant, elles se superposent l'une à l'autre, forment des strates, des répétitions, d'autres phrases du monologue de Štefan peuvent s'y rajouter, il se forme une cacophonie langagière organique qui s'intensifie jusqu'à former une grande symphonie de la

parole. Pendant ce temps, Tereza commence à avoir des contractions, elle halète et crie comme avant l'accouchement. Štefan veut la toucher mais cela ne lui est pas permis, il est perdu, il court dans tous les sens, il essaie d'aborder les personnes qui sont là mais celles-ci quittent la pièce, s'éclipsent une par une comme les ombres d'un rêve, jusqu'à ce que Štefan se retrouve seul avec Tereza qui continue à crier. Tereza se calme, elle regarde Štefan qui a les yeux fermés. Tereza sourit et pose sa main sur son ventre.

Tereza Épilogue. Je suis allée chercher le courrier dans la boîte aux lettres, comme tous les jours. Il y avait des publicités, le loyer et une enveloppe blanche avec l'adresse, soigneusement calligraphiée, de monsieur Moravec, curé. Je me souviens très précisément du moment où Fanou me la dictait, en détachant bien les syllabes, rue Sládkovič, à Piešťany. De l'autre côté, il y avait notre adresse à Aberdeen, écrite plus petit, pour qu'elle rentre sur une seule ligne. Et deux timbres dans le coin droit, bien sûr. Cette enveloppe avait parcouru un long chemin, elle donnait des signes de fatigue, comme un homme qui a beaucoup voyagé. Ce qui dominait, sur l'enveloppe, c'était un tampon, à l'encre bleue machine, qui disait NON DISTRIBUÉ. MOTIF : DESTINATAIRE INTROUVABLE. Le tout en majuscules. La première chose qui m'a traversé l'esprit, c'était s'il existait un tampon disant DESTINATAIRE MORT.

Mais j'ai tout de suite chassé cette idée, je sais même pas comment et pourquoi j'ai pensé à ça au juste. Fanou était pas là, heureusement, ça me laissait plus de temps pour réfléchir à ce qu'il fallait faire. À ce moment-là, la petite créature en moi m'a donné un tel coup de pied, que je me suis tordue de douleur. Ou peut-être que ce n'était pas un coup de pied, mais un coup de poing, comme un crochet droit. J'ai fermé le portillon et je suis partie vers la maison, en boitant. Lentement, comme toujours.

FIN